



## Coronavirus et effondrement : entretien avec Gauthier Chapelle, collapsologue



### Avant-propos

La pandémie rappelle combien la civilisation industrielle est un colosse aux pieds d'argile. Pontien Kabongo, formateur au Cefoc a interviewé à ce propos Gauthier Chapelle, biologiste de formation et pionnier dans l'étude de l'effondrement de nos sociétés.

### MOTS-CLÉS

Capitalisme  
Collapsologie  
Coronavirus  
Effondrement  
Spiritualité

Le Cefoc (Centre de formation Cardijn) est une association d'Éducation permanente qui organise chaque année une cinquantaine de groupes de formation en Belgique. Ces groupes rassemblent des personnes issues ou solidaires des milieux populaires. Les différentes formations proposées visent à s'interroger sur le sens de la vie, à réfléchir à comment vivre ensemble de manière citoyenne, en agissant dans le sens d'une société plus démocratique et plus solidaire.

Dans le prolongement de ses activités de formation, le Cefoc publie chaque année de courts textes d'analyse et une étude. Les thématiques abordées trouvent leur source dans les réflexions mises sur la table par les participants aux formations. Les textes sont destinés aux acteurs du monde associatif et à tout citoyen à la recherche d'outils de compréhension de la société susceptibles de favoriser l'émancipation et la mobilisation individuelles et collectives.

**Pontien Kabongo : Entre espoirs et craintes, personne ne saurait dire où la pandémie de coronavirus entraînera nos sociétés et l'humanité entière. A travers tes recherches, tu comptes parmi celles et ceux qui réfléchissent aux tenants et aboutissants d'une crise mondiale depuis de nombreuses années. Tu es biologiste et ingénieur de formation. Avec d'autres, tu as développé la « collapsologie ». Pour celles et ceux qui découvrent cette discipline, pourrais-tu nous expliquer en quelques mots de quoi il s'agit ?**

Gauthier Chapelle : D'abord, j'ai envie d'insister sur le fait que c'est moi qui réponds aujourd'hui mais que c'est vraiment un travail d'équipe. On est un trio de base, avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens. Ceux qui ont véritablement lancé la collapsologie, même si j'étais sur le trottoir quand le mot a surgi, c'est Pablo et Raphaël quand ils ont écrit "Comment tout peut s'effondrer", qui est sorti en 2015. C'est le bouquin qui a lancé d'abord le mot et puis le mouvement de la collapsologie.



La collapsologie, c'est l'étude de l'effondrement probable de notre civilisation. Quand on dit de notre civilisation, il faudrait déjà la définir ; en

gros, c'est la civilisation thermo-industrielle dominante du 20<sup>e</sup> et 21<sup>e</sup> siècles, en sachant bien qu'il y a d'autres civilisations qui essaient péniblement de survivre à côté du rouleau compresseur de la première citée. C'est basé sur une observation des signaux, qui montent dans des tas de domaines différents, sur les limites de notre système-terre et de notre système-monde, humain. Donc à la fois ce qu'on fait peser sur le système-terre (climat, biodiversité, etc) mais aussi sur les limites du système humain (avec les inégalités qui continuent à monter en flèche, etc). Ce qui fait que l'ensemble du système n'est plus tenable.

On aurait pu en sortir calmement si on avait écouté les premiers grands signaux depuis les années 70 (ça fait déjà un paquet d'années...). On ne l'a pas fait, on continue à ne pas le faire. Nous sommes dans la quasi certitude qu'à un moment donné, ce système, qui n'est pas tenable, va muter vers autre chose de façon brutale.

On a mis un mot sur cette idée : l'effondrement. Il a l'avantage de secouer les gens, les consciences, de faire réfléchir. Mais on n'est pas des Madame Soleil, on ne sait pas comment ça va se passer. Est-ce que c'est un effondrement ? Il est plus probable que ce soit une succession de petits effondrements. Ce qui nous ramène à la question

de ce qui se passe à l'heure actuelle avec la pandémie.

### **P.K. : L'effondrement, comment est-ce compris ?**

G.C. : Quand nous parlons d'effondrement (et on n'est pas les seuls à le dire), nous parlons de la fin d'un monde et pas de la fin du monde. Si l'extinction de l'espèce humaine n'est maintenant plus, depuis la bombe atomique, totalement à exclure, ce n'est pas ce qui nous paraît le plus probable. Par contre, un effondrement de civilisation, oui. On se réfère à une définition qu'en a donnée Yves Cochet, ancien ministre de l'environnement en France, qui dit : c'est quand une société est privée de tous ses services de base, que tous les services de base ne sont plus encadrés par l'État. Il y a un effondrement de la façon de fonctionner de la société.

Sachant que ces effondrements sont eux-mêmes emboîtés. On peut avoir un "simple" effondrement financier qui peut monter à l'économique, au social, jusqu'au politique. Tout ça sur fond d'effondrement écologique. Tous ces effondrements sont liés, interdépendants. La grande question, c'est : par où ça va démarrer ?

**P.K. : Est-ce que tu avais vu venir cette pandémie et ses conséquences ? Était-ce prévisible pour un collapsologue ?**

G.C. : Honnêtement, même si c'était identifié comme parmi les possibles déclencheurs, on ne l'a pas vu venir, on ne pensait pas que ça allait venir par là. Il y a quand même beaucoup de choses, dans les quelques pages de *Comment tout peut s'effondrer* consacrées aux pandémies, que Pablo et Raphaël avaient anticipées, les conséquences que cela pourrait avoir. Notamment, le grippage du système économique. On imaginait plutôt à ce moment-là un grippage passif, c'est-à-dire une conséquence du nombre de malades et donc des rouages qui commencent à se bloquer. Ici, c'est intéressant et on ne l'avait pas vu venir non plus, c'est un grippage actif : ce sont les gouvernements, et à raison d'ailleurs, qui ont décidé de bloquer la machine économique parce qu'elle-même était propagatrice du virus. Ça a eu un rôle pédagogique très important : nous montrer à quel point nous étions interdépendants du reste du monde, singulièrement dans certains secteurs où on préférerait ne pas l'être (fonctions médicales par exemple). Ça a été un révélateur très puissant de ce qui allait et de ce qui n'allait pas. Ça a montré à quel point avoir laissé tomber les services d'aide à la personne, les avoir mis de plus en plus dans une logique de compétition et d'économisme, les a mis dans un mauvais état. En même temps, ça a montré que quand on est face à des crises, les gens se retroussent les manches et notamment les gens du secteur d'aide, qui ont pallié à la fois à une certaine impréparation (que je n'ai pas envie complètement de blâmer) mais surtout au délitement en cours des services de soin de santé.

**P.K. : Selon toi, ce que nous traversons avec la pandémie, est-ce bien une « crise » sanitaire ?**

G.C. : Il y a deux mots dans la question. Tout d'abord, une crise, c'est un passage, après on s'en remet. Nous ne sommes pas les seuls à le dire : on a l'impression que l'après-covid ne sera pas l'avant-covid. Des tas de choses vont changer, pour le meilleur et pour le pire d'ailleurs. On a tendance à prendre la pandémie comme une première marche de l'effondrement, de la mutation rapide de la civilisation thermo-industrielle. Les retombées économiques sont importantes, et comme d'habitude, ce sont les plus faibles qui vont en pâtir le plus. On voit que, comme d'habitude, une partie des plus riches sont encore une fois en train d'en tirer profit. Je pense aux GAFA<sup>1</sup>, avec l'explosion du numérique, qui se portent bien. Donc, pour moi, c'est plus qu'une crise. Et ce n'est pas une crise uniquement sanitaire parce qu'elle a des conséquences économiques et révélatrices de tout ce qui ne va pas. Et je le rappelle, sur fond d'une crise climatique, beaucoup plus profonde et qui aura des conséquences beaucoup plus importantes. La crise climatique n'a pas disparu du tout : à peine a-t-on commencé à déconfiner qu'on a remis la brique sur l'accélérateur de la civilisation thermo-industrielle, avec les combustibles fossiles, l'aviation, etc. Le petit gain qu'on avait eu sur le climat est déjà en train d'être balayé.

**P.K. : Beaucoup disent que cette pandémie est une conséquence de notre rapport au vivant. Sans changement radical de choix de société, ce genre de pandémies serait appelé à se multiplier. Qu'en penses-tu ?**

G.C. : Je vais donner une réponse prudente parce que je ne suis pas un spécialiste de la question. Mais je me suis renseigné et j'ai mes lunettes de biologiste. Ce qui est clair, c'est que cette maladie vient d'espèces sauvages qui sortent d'écosystèmes qui jusqu'à présent étaient plus ou moins protégés. Cela fait longtemps qu'ils sont mis sous pression. La pression continue, on ne la voit absolument pas se relâcher même si on voit quelques efforts de

<sup>1</sup> GAFA désigne les géants du web (Google, Apple, Facebook, Amazon)

protection. La tendance lourde continue à abîmer les écosystèmes. Ce qui nous met de plus en plus en contact avec ce genre de maladies. Ça appelle clairement à un autre rapport à la nature, mais ce n'est pas propre au Covid. C'est un des dérèglements majeurs de notre civilisation : s'être imaginé hors sol, coupé de ses rapports avec le reste du vivant alors que nous sommes une espèce vivante parmi les vivants. Certes avec nos spécificités, mais complètement interdépendants. Nous sommes entourés de végétaux : à chaque respiration, nous dépendons directement des végétaux. Comme les végétaux dépendent de la respiration de tous les animaux. Le rapport nature-culture, le rapport à la nature de notre humanité sont complètement à revoir. On a intérêt à revenir à une culture où on serait conscient d'être une espèce vivante parmi les autres, sachant qu'on ne se sauvera que tous ensemble ou qu'on ne se sauvera pas. En plus, nous sommes bien plus vulnérables (en tant qu'espèce et en tant que civilisation) que le reste du vivant en règle générale (même s'il y a des milliers d'espèces qui disparaissent chaque année). Autre enseignement du Covid : dès qu'on se calme un peu sur le front de notre manière de vivre, le vivant redémarre. Le jour où la civilisation prend des gros coups, le vivant va remonter mais toujours sur fond de changements climatiques qui ne s'arrêteront pas.

**P.K. : Certains évoquent l'idée d'une fin du monde capitaliste grâce au coronavirus. L'économie mondialisée aurait été carrément « mise à l'arrêt », l'humain/la vie auraient été carrément « remis au centre »... Qu'en penses-tu ?**

G.C. : J'espère qu'on pourra distinguer une économie mondialisée du capitalisme. On pourrait imaginer, ce sera sans doute le travail des années à venir, comment on reste une espèce consciente de son destin en tant qu'espèce, sans commencer à couper les ponts. Il ne s'agit pas de ça ; il s'agit de revenir à une économie du raisonnable. Fin du capitalisme, ça me plairait bien : c'est ce système qui a la responsabilité principale (même s'il est le fils, lui-même, du matérialismes ou du patriarcat etc). Malheureusement, pour

l'instant, il tient bon. Nous sommes souvent surpris et consternés de constater la résilience du système capitaliste qui régulièrement arrive même à se nourrir des crises, quand même il ne les induirait pas lui-même. C'est la thèse de Naomi Klein (la théorie du choc) : un certain nombre de capitalistes savent qu'en provoquant des crises, ils peuvent être favorisés, comme c'est le cas aujourd'hui pour les Gafa. Je ne suis pas en train de dire que ce sont eux qui ont lancé le Covid, ce n'est pas du tout mon propos. Non, le capitalisme n'est pas mort, en tous cas pas encore... Et je ne crois pas que ce sera le Covid qui l'achèvera...

Là où on peut nuancer, c'est que ça a été une occasion pour pas mal de personnes de se rendre compte des limites du capitalisme. C'est le rôle pédagogique du Covid. Je pense qu'il y a des gens, qui jusque-là, faisaient plutôt confiance au capitalisme qui sont en train de passer de l'autre côté de la barre. Le capitalisme est ébranlé dans les têtes. C'est comme la monnaie ou d'autres choses : le capitalisme tient tant qu'on y croit. Le jour où on n'y croit plus, il va s'écrouler comme un château de cartes. C'est ça aussi que nous apprend le Covid: même si le capitalisme est résilient, comme pour tout système complexe, il y a des effets de seuil et, passé un certain seuil, il pourrait se défaire à une vitesse qui nous surprendra. On a vu à quel point le système était vulnérable. Mais on a vu aussi que le Covid pourrait lui permettre de se resolidifier. Je pense à un facteur en particulier : c'est devenu une économie de flux tendu où l'on évite le stockage (parce que ça coûte). Or, le stockage, c'est la résilience. Là tout à coup, on est en train de se dire que, au moins pour certaines choses, on va probablement y revenir. Donc, on va remettre un peu de résilience à la fois pour la société et dans le système. Donc, comme d'habitude, ce n'est pas noir ou blanc...

**P.K. : Avec ton dernier ouvrage, comme avec le précédent (qui portait sur l'entraide), tu avais l'intention de nous préparer à l'effondrement, de nous « outiller » avant qu'une première « grosse crise » ne se présente... Avec le coronavirus, n'est-il pas déjà trop tard ?**



G.C. : Pour sauver la civilisation thermo-industrielle, nous pensons que, de toute façon, c'est trop tard. Mais nous ne demandons pas mieux : cette civilisation est en train de mettre l'humanité et tout le reste du vivant dans une situation épouvantable, pour ceux qui n'y sont pas déjà... Je rappelle quand même que les effondrements ont déjà commencé pour d'autres populations, à la fois en interne (dans nos sociétés) et surtout dans d'autres pays, depuis un certain temps. Du coup, nous sommes dans une posture de lucidité : ce qu'on a voulu faire avec les bouquins (*L'entraide, l'autre loi de la jungle* et *Une autre fin du monde est possible*), c'est de montrer qu'il y a moyen de s'y préparer en faisant le deuil des choses qu'on aimait bien dans notre civilisation thermo-industrielle mais qui n'étaient pas nécessairement indispensables. Encore une fois, le Covid nous a appris à distinguer ce qui était l'accessoire de l'essentiel. Notre



hypothèse est de dire que si on en revient à l'essentiel, c'est déjà très bien. On peut déjà être très heureux avec de l'essentiel surtout si, une fois qu'on ne doit plus courir derrière les revenus supplémentaires dont on a besoin pour aller chercher l'accessoire, on peut travailler moins de façon classique et travailler plus à des choses qui ont du sens. Egalement être plus dans le relationnel, ce qui rejoint le deuxième bouquin (sur l'entraide) : on insiste sur le fait que d'une part, l'entraide est le meilleur antidote (non pas pour éviter l'effondrement mais pour bien le vivre). S'il y a bien une urgence, c'est de recommencer à faire communauté avec son

voisinage. Faire confiance à nos capacités de coopération. On est dans une culture qui nous a chanté le contraire, que l'homme est un loup pour l'homme, qu'on est dans la loi du plus fort, dans la compétition, la prédation etc. Nous avons montré, en compilant des travaux de centaines de nos collègues, que le vivant connaît et pratique autant la collaboration que la compétition depuis que le vivant est sur terre (presque milliards d'années) et que les humains, en sus, sont les espèces les plus collaboratives. On est bons à la collaboration. De toute façon, si un bébé n'est pas bon à la collaboration, il meurt... Dès l'enfance, on est tributaire de la collaboration. On observe que lorsqu'on participe à la collaboration, ça fait du bien dans le cerveau. Quand on voit des choses injustes, ça provoque du dégoût. On est donc câblés pour la collaboration. Le deuxième point encore plus important par rapport à la question de l'effondrement, c'est que plus une situation devient difficile et se durcit, plus notre réflexe dominant (même si pas exclusif) est d'aller vers la collaboration. Dans notre culture, ça semble contre-intuitif parce qu'on nous a chanté le "chacun pour soi", mais on constate que plus une crise est forte et violente, plus ce qui émerge est la collaboration. Quand on est en compétition en situation d'abondance, celui qui perd la compétition n'a pas forcément tout perdu et pourra peut-être quand même survivre. Dans une situation de pénurie, le perdant s'expose vraiment au risque de mourir. Donc, on se tourne vers la collaboration, une relation "plus plus". Dans notre livre, nous faisons un appel pour dire surtout, n'entrons pas dans les crises qui arrivent avec une culture et une croyance en la compétition ; au contraire, retrouvons notre conviction que la coopération fonctionne, qu'on est fait pour ça. Ce qui permettra d'amortir beaucoup plus facilement les chocs. Encore une fois le coronavirus en a fait une bonne démonstration : on a vu les réseaux d'entraide se lever pour suppléer par exemple au fiasco de la gestion des masques. Dans un premier temps, c'est venu par le bas, par les femmes ce qui n'est pas anodin non plus. Elles étaient d'ailleurs elles-mêmes en première ligne dans le secteur de soins. De façon générale, on a vu à quel point l'entraide était nécessaire, ne fut-ce que par rapport au fait de suivre les instructions de distanciation sociale.

**P.K. : Faut-il souhaiter l'effondrement, en sachant qu'il y a des conséquences pour les plus faibles ?**

G.C. : Nous distinguons les effondrements du système-terre (climat, biodiversité...) et l'effondrement de la civilisation en tant que telle. Oui, je souhaite l'effondrement de la civilisation. En étant totalement conscient que ce sont les plus faibles qui vont encore "déguster". En se rappelant que, même avant que cela ne s'effondre, les plus faibles sont déjà ceux qui "dégustent" le plus. En tant qu'occidentaux belges, nous comptons parmi les plus riches, qui sont à l'origine de ces effondrements. Nous ne sommes pas tout à fait dans le "haut du panier" mais nous sommes tout de même assez hauts dans la hiérarchie. Si l'on dit qu'on ne pourra pas échapper à l'effondrement mais qu'on peut s'y préparer, une des préparations est de faire en sorte que ce ne soient pas de nouveaux les plus faibles qui se prennent le choc maximum. Mais tout en sachant que ça a déjà commencé. L'exemple-type : les conséquences du climat. Ce sont les populations du Sud qui se les prennent de plein fouet alors même qu'elles ne sont pas à l'origine du problème. Donc, l'effondrement de la civilisation, oui ; l'effondrement du système terre, non bien sûr, on ne le souhaite pas. Même pendant le Covid, il y a encore eu des avertissements des experts dont certains ont longtemps joué à ne pas vouloir affoler les gens. Régulièrement, on nous disait : "il reste une fenêtre de dix ans" mais cette fenêtre pour les deux degrés est fermée. Il faut être clair là-dessus, et aller voir ce qui a été récemment publié sur le sujet. Deux degrés de hausse de la température moyenne de la terre vont avoir des conséquences majeures. D'autant qu'on ne va pas aller à deux degrés et s'arrêter : ça va être probablement deux degrés avant 2100 et puis ça va continuer. Le climat est un paquebot avec une inertie absolument énorme et c'est bien pour ça que la fenêtre est fermée. Il fallait s'y prendre beaucoup plus tôt. Ce qui m'a vraiment irrité : le Covid nous a offert sur un plateau l'arrêt d'une des industries superflues qu'est l'industrie aéronautique. L'humanité n'a pas besoin de l'aviation ; 95 % des humains n'ont jamais pris l'avion (ce qui fait à nouveau de nous les 5%, des hyper-privilegiés). Le Covid a arrêté l'avion et une des premières choses qu'on fait, c'est

remettre la machine en route ! Alors qu'on aurait pu au moins utiliser l'occasion pour mettre la taxation sur le kérosène (comme sur tous les autres carburants), pour supprimer ce subside indirect massif qu'on donne aux industries aéronautiques. Et tout simplement pour arrêter tout court : on doit sortir des combustibles fossiles d'ici 2050 : comment fait-on avec des avions ? C'est un des premiers secteurs qu'il faut virer. Oui, il y a des emplois à la clé, mais est-ce qu'on détruit la planète pour fournir de l'emploi ? Ce raisonnement-là, à un moment donné, il va falloir l'arrêter.

**P.K. : On pourrait croire que l'humain est « mauvais par nature », qu'il ne faut donc pas espérer un monde meilleur même après le corona...**

G.C. : Personnellement, je ne pense pas que la nature humaine est mauvaise. Je pense même que la nature humaine est bonne, j'en ai donné quelques éléments quand je parlais de l'entraide. Je ne crois pas que c'est une bénédiction qui nous tombe du ciel : je pense que c'est dans l'intérêt d'une espèce intelligente, consciente d'elle-même et sociale. On a toujours beaucoup plus intérêt à être sympa envers les autres, et à force de le faire sur des générations, je crois que maintenant ça fait profondément partie de notre biologie. Fondamentalement, il n'y a qu'une petite minorité qui n'exerce pas ce droit à être bon ; malheureusement, c'est celle-là qui a les leviers et les pouvoirs. En même temps, je ne pense pas que quelqu'un se lève en se disant "ahah, je vais voir comment je vais faire pour détruire encore plus la planète d'ici ce soir". Je crois que quand on ne fonctionne pas bien, c'est de l'indifférence, de l'ignorance ou le résultat d'une trajectoire personnelle qui nous a coupé de notre empathie, de notre capacité à être en bons rapports avec les autres. Par contre, il y a d'autres facteurs qui expliquent que, collectivement, on n'arrive pas à être meilleurs les uns envers les autres. Par exemple, moi, j'ai des revenus et je croise régulièrement des gens dans la rue qui n'ont plus rien du tout. Si j'étais tout à fait uniquement en contact avec ma nature et pas enfoncé dans ma culture, je me dirais : "je les embarque à la maison et on fait moitié-moitié pour les ressources". Je ne le fais pas, la majorité d'entre nous non plus. Je pense que c'est aussi par

besoin d'appartenance à nos collectifs. Moi, j'appartiens à une famille, à différents cercles professionnels, amicaux, etc. Je pense qu'on veut bien se démarquer jusqu'à un certain point, mais on a peur nous-mêmes de l'exclusion. Je crois que beaucoup de choses s'expliquent par ça : on ne va pas plus loin par souci de ne pas se faire exclure. Ça montre une fois encore à quel point on est une espèce sociale, le regard des autres est important pour nous. Ça fait partie de notre nature humaine, de notre culture aussi. Je n'aime d'ailleurs pas faire un schisme entre ces deux mots : c'est complètement entrelacé.

**P.K. : Dans ton dernier livre, qui s'intitule « Une autre fin du monde est possible », co-écrit avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens, vous donnez des pistes existentielles, spirituelles pour faire face à la catastrophe annoncée. Quel est le cheminement qui t'a amené à proposer ce genre de pistes dans un monde aussi matérialiste ?**

G.C. : Pour nous, ça a été un pas à franchir. Sachant que c'était quelque chose qu'on pratiquait dans notre vie privée. À un moment donné, on s'est dit : est-ce que cette vie privée ne peut pas être offerte aussi en témoignage ? Juste en témoignage d'ailleurs : ce sont des pistes parmi d'autres à imaginer. On est très confiants aussi dans la "biodiversité" des pistes qui



vont être proposées par tous les collectifs de par le monde. On n'a pas du tout la prétention de dire qu'il "faut faire ça". On a juste essayé de dire ce que nous avons fait

pour nous permettre de survivre psychologiquement à la perspective de l'effondrement. Les deux pistes que j'aurais envie d'évoquer : l'écopsychologie et l'écoféminisme.

L'écopsychologie est cette idée que notre sens de l'identité est souvent vu de façon très étroite et en particulier quand on ne va pas bien. Dans notre société, quand on ne va pas bien, on va voir un thérapeute dans son bureau. Notre vécu, notre expérience nous ont fait expérimenter à quel point il y avait deux dimensions supplémentaires : d'abord, la dimension collective (plutôt que de se considérer comme malade dans une société saine, se considérer comme ayant des réflexes de santé au milieu d'une société qui est en train de dériver). D'autre part, le collectif, ce n'est pas que les humains : d'où "éco"psychologie. C'est se tourner vers les "autres qu'humains", les autres espèces, même la terre dans son ensemble. À cet égard, on se rattache à d'autres cultures de par le monde, comme celles qui pratiquent l'animisme. En tant que scientifique, ce n'est pas évident à assumer ! On sait qu'on a perdu des lecteurs avec cette vision, mais on en a gagné d'autres... On s'est dit : de toute façon, on n'a plus rien à perdre donc disons les choses telles qu'on les vit ! Cette dimension écopsychologique a été découverte à travers les ateliers de Joanna Macy, à la fois écoféministe et activiste américaine qui a nonante ans et qui, depuis des années, accompagne des activistes pour qu'ils restent en contact avec leurs émotions, avec leur corps, leurs besoins y compris spirituels. Tout cela en restant en connexion avec le vivant. Cette connexion avec le vivant est importante pour nous, à la fois pour prendre le vivant au sérieux et pour nous tenir, nous, debout. Parce que ça nous garde en bonne santé psychique.

L'autre élément sur lequel je souhaiterais insister – c'est un échantillonnage personnel du bouquin – c'est la dimension du masculin/féminin. De nos jours, ça devient un peu politiquement incorrect d'assigner des qualités au féminin ou au masculin – tu remarqueras quand même que je ne parle pas d'hommes et de femmes mais de masculin et féminin, en sachant qu'on a tous en soi les deux dimensions. Le constat qu'on fait, c'est que depuis le début de la révolution industrielle (mais ça avait déjà commencé avec l'esclavage et l'exploitation des colonies depuis le nouveau monde essentiellement), on est dans une société

qui est extrêmement prédatrice, qui a été efficace pour s'accaparer les ressources dont elle avait besoin (ou pas vraiment), en tous cas qu'elle convoitait. Le pendant, qui est de prendre soin, a été complètement négligé. Le prendre soin, nous l'assignons au féminin. On demande un retour du féminin parce qu'il a été brimé à tous les niveaux. En cela, on se rattache à l'écoféminisme, qui est l'autre "éco". Cette pensée paraît assez triviale : on a traité la nature comme on a traité les femmes et le féminin en nous. Si on veut sauver le vivant, on doit aussi sortir des rapports complètement tordus du patriarcat, de domination des femmes mais aussi de domination des valeurs masculines sur les valeurs féminines. Avec la nécessité de revenir pleinement au "prendre soin" qui en est la caricature. Si on veut se sortir des crises à venir, on doit prendre soin : de nous-mêmes ; des autres humains à commencer par les plus faibles, les plus vulnérables ; et prendre soin de la terre et des autres espèces. C'est une valeur cardinale, qui s'appuie sur l'entraide.

**P.K. : Pour toi qui étudies « le vivant » depuis de nombreuses années, quels grands principes du vivant pourraient nous inspirer pour construire le monde avec et après l'effondrement ? Comment rester actrice et acteur malgré les chocs en cours et les incertitudes pour l'avenir ?**

G.C. : En préambule, les principes du vivant, ces principes de fonctionnement des espèces et des écosystèmes, on ne va pas les chercher de façon dogmatique. On va les chercher parce qu'ils nous paraissent pertinents par rapport à ce qu'on est en train de vivre.

- L'entraide, typiquement, en fait partie. Assumer notre interdépendance et l'utiliser le plus possible dans un rapport "gagnant-gagnant". C'est une tendance importante du vivant, même s'il y a toujours aussi la prédation, la compétition qui sont présentes.
- Avec le Covid, on pense au principe du local : le vivant ne s'amuse pas à aller chercher des choses de l'autre côté de la terre. Il y a très peu d'espèces qui le font et quand elles le font, elles n'emploient pas des moteurs à explosion... Les oiseaux migrateurs,

pour les évoquer, ont pour carburant des moustiques, pour le dire rapidement !

- Ne pas puiser dans les ressources non renouvelables ; en tous cas, ne pas le faire en rendant ces ressources inaccessibles après utilisation. Nous, on les utilise une fois et après en général, on ne peut les utiliser ou en tous cas, ça devient compliqué. La recette à suivre, je l'appelle le "barrage des castors" : en plus des branches d'arbres (renouvelables), les castors utilisent des cailloux en ressources non renouvelables, mais quand le barrage se délite, il y a à nouveau des cailloux qui sont disponibles pour les suivants. Nous, nous faisons des transformations tellement importantes qu'il y a beaucoup de substances qui ensuite deviennent inutilisables, voire dangereuses. Par définition, si c'est non renouvelable, c'est non renouvelable : on devrait presque s'interdire d'aller dans le non renouvelable. Le reste du vivant utilise le non renouvelable essentiellement en le remettant ensuite à disposition.
- Pas de toxicité qui reste. Nous sommes les seuls à avoir inventé la toxicité "rémanente".
- Pas non plus de gabegie énergétique. C'est ce qui nous force à utiliser de l'énergie stockée par le vivant. Les combustibles fossiles, c'est de l'énergie stockée par le vivant. C'était des surplus énergétiques qui ont permis d'ailleurs à la terre de se maintenir à une température raisonnable en retirant le CO2 de l'atmosphère et en le stockant en combustible fossile. Donc, le remettre dans l'atmosphère, c'est vraiment le contraire des principes du vivant. On va à l'envers du vivant : le vivant a stocké ; nous, on déstocke.
- La circularité des flux : chaque déchet devient une ressource. On parle beaucoup maintenant d'économie circulaire, mais il faut savoir que notre économie circulaire est extrêmement peu circulaire comparée à l'économie du vivant.

J'ai envie d'ajouter des principes dont on peut discuter : est-ce que ce sont vraiment des principes du vivant ou des principes qui nous viennent de cultures qui ont été beaucoup mieux en équilibre avec leur écosystème ? Par exemple, le principe

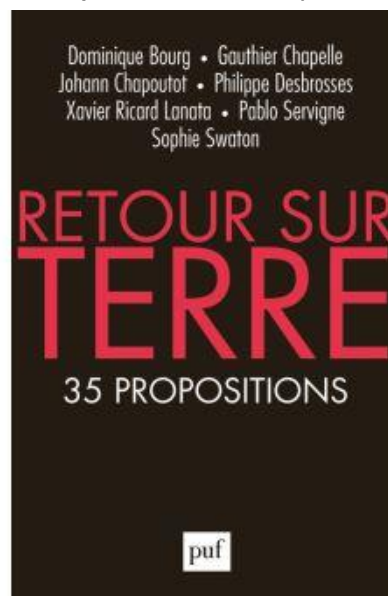


d'équité : un principe général d'équité non seulement entre nous et avec les autres espèces ; en sachant que toute culture qui surexploite son environnement finit par en pâtir, éteint son environnement d'abord et s'éteint ensuite. Il y a d'ailleurs un certain nombre d'effondrements historiques de civilisations qui, entre autres, viennent de cette dynamique-là. Mais aussi équité à l'intérieur des sociétés-mêmes : pour pouvoir devenir complètement déconnecté de la conscience de l'interdépendance avec le vivant, qui nous conduit à faire n'importe quoi, rien de tel qu'une bonne société pyramidale. Et *a contrario*, on le voit aussi, actuellement s'occuper de la crise environnementale tant qu'on est dans cet énorme écart entre le haut de la pyramide sociale et le bas (aussi bien dans notre société qu'à l'échelle mondiale), c'est un rêve. C'est non seulement profondément injuste, mais en plus, à raison, tant que ceux qui sont en bas de l'échelle sociale ont au-dessus d'eux des gens qui consomment l'équivalent, si on l'extrapolait à tout le monde de 3, 4, 5 planètes, c'est sûr que ceux qui sont en bas vont dire : "Écoutez, vous commencez par travailler et puis nous, on verra ; d'autant que pour nous, il y a des besoins de base qui ne sont pas encore remplis". C'est quelque chose sur lequel nous insistons de plus en plus : il faut absolument travailler sur la question de l'équité. Elle va nous demander aussi – c'est plus nouveau dans notre discours – de rappeler que les fondements-mêmes du capitalisme sont basés entre autres sur le colonialisme et l'exploitation non seulement des ressources naturelles mais aussi des autres (les Amérindiens, les esclaves noirs...). Je trouve ça très intéressant que le "Black lives matter" se passe maintenant, de même qu'il y a eu le "Me too". Il s'agit de "régler les comptes", ce qui ne veut pas dire "bain de sang" mais d'abord de régler les inégalités et ensuite pouvoir demander/exiger le pardon. C'est le bienvenu que les combats antiracistes arrivent maintenant. On pourrait se dire : "est-ce que c'est vraiment de cela qu'il faut s'occuper maintenant ?" Oui, surtout, il faut s'en occuper ! De même aussi, un autre combat, celui des Gilets jaunes : ils ont montré combien, dans notre société, les inégalités étaient intolérables. Tant qu'on ne se penche par sur ça, on n'a aucune chance d'avancer ensemble, de faire corps, de se sentir co-responsables les uns des autres. Les dirigeants politiques, économiques n'ont pas pris la mesure de ce

qui est en train de nous tomber dessus, de l'insupportable des inégalités (qu'ils génèrent pour certains et entretiennent pour d'autres de façon plus ou moins passive). J'ajoute que nous-mêmes, en tant que consommateurs lambda, chaque fois qu'on met de l'essence dans notre voiture, ou qu'on va au supermarché, on entretient le système aussi. De nouveau, je n'ai pas envie de faire du "noir/blanc", mais il y a quand même un gradient, des gens qui portent plus le poids des responsabilités que d'autres. À chacun de voir ce qu'il peut faire à son niveau.

**P.K. : Avec d'autres, suite à la pandémie, vous avez avancé une série de propositions pour un « retour sur terre ». Vous proposez des mesures concrètes pour un nouveau cap de civilisation. Pourrais-tu nous dire, en quelques mots, ce à quoi vous tenez comme vision, comme programme ?**

G.C. : C'est un collectif qui a pris la plume pour ce livre. Avec Pablo, nous n'avons pas été les initiateurs. On a été sollicités par Dominique Bourg pour contribuer. Il a lancé la chose et c'est lui qui a rédigé l'essentiel. Les autres ont chacun contribué dans les domaines dans lesquels ils étaient les plus pertinents. Nous avons essentiellement travaillé sur le volet "agriculture", tout en relisant le reste. Je me sens donc globalement en accord avec la liste des propositions. Si ça avait été fait avec notre trio uniquement (Pablo Servigne et Raphaël Stevens-ndlr), on ne l'aurait pas écrit tout à



fait comme ça mais encore une fois, je fais confiance à la diversité.

Si je dois résumer le fond de ces propositions, c'est de rentrer à nouveau dans une seule planète. Le titre le dit lui-même : "retour sur terre". On sait qu'on consomme en moyenne plus qu'une planète, c'est la notion de "jour de dépassement". Il y a un certain nombre de mesures qui visent à récupérer cette soutenabilité : ne pas utiliser plus que ce que la terre nous donne chaque année. Avec des mesures très concrètes, ce qui veut donc dire qu'on va d'office vers de la sobriété. On va vers une limitation de la consommation. Ca se ferait de façon à la fois forte, transparente et équitable. C'est l'autre grand volet : ça doit forcément aller de pair avec de l'équité. Ce n'est pas "chacun qui doit réduire sa consommation de 20 %". C'est chacun qui va arriver à un certain quota, qui est à calculer, énergétique et matière. Pour qu'ensemble les 7 milliards et demi d'êtres humains ré-intègrent les limites planétaires. Limites de la planète terre et équité, sachant que l'un ne va pas sans l'autre sinon ça ne marchera pas.

Un certain nombre de dispositifs démocratiques sont proposés. Je ne citerais que la "Chambre du futur" : ce serait un troisième corps, à côté du sénat, de la chambre en Belgique. Ce qui permettrait d'avoir, dans toutes les décisions politiques, une prise en compte du futur à long terme. On sait que ça manque cruellement à nos institutions démocratiques actuelles. On l'a vu avec la génération Greta Tunberg, qui demande une prise en compte et qui, pour l'instant, n'est absolument pas écoutée. Avec, j'en profite pour le souligner, les risques démocratiques que ça comporte : il y a une génération qui ne comprend plus que les politiques restent dans une gestion à la petite semaine. C'est en train de radicaliser certains. Radical, c'est un mot que j'aime parce que ça signifie "revenir à la racine". Mais dans la radicalisation, il y a du bon et du moins bon, comme on sait.

Dans les principes de ces 35 propositions, on remet l'économie à sa place : l'économie n'est plus dominant mais est au service des humains et du vivant. Mais si l'économie n'est pas au service du vivant et n'est pas au service des humains, il faut non seulement arrêter les bêtises mais aussi régénérer. On est dans un axe d'économie régénérative, c'est-à-dire une économie qui prendrait ses responsabilités.

C'est faire de l'économie sociale, solidaire et environnementale dans tous les domaines. Il y a la relocalisation aussi. Les critères écologiques sont importants mais pas exclusifs : les critères sociaux aussi sont essentiels. On en parlait avec les avions tout à l'heure : pas de l'emploi pour l'emploi, mais l'emploi qui doit être régénérateur de nos réseaux de solidarité et des réseaux de solidarité avec le vivant. Solidarité est l'un des maîtres-mots.

Ce n'est pas l'option à laquelle je fais le plus confiance à l'heure actuelle mais elle mérite d'être soutenue : elle redonne du pouvoir à l'état mais sous forme de responsabilité. Pas un pouvoir aveugle. Le Covid a montré qu'alors qu'on nous a toujours dit que c'est l'économie qui décide et que les gouvernements n'ont plus rien à dire, avec le Covid, les gouvernements ont arrêté les usines, les avions, même la circulation routière à 80 %... L'état peut donc encore faire des choses, à condition évidemment qu'il soit pertinent. Il y a des propositions du type de ce qui est en train de se passer en France avec la convention climat, inspirée des principes de David Van Reybrouck (tirage au sort de citoyens à qui on va donner le temps d'étudier la question sur laquelle ils seront appelés à se prononcer) pour aller plus loin qu'une simple démocratie représentative. Ce serait aussi le cas au niveau des entreprises : il y a un appel à aller vers des entreprises qui soient elles-mêmes en fonctionnement démocratique. On aurait pu aller plus loin que ce qui est écrit dans l'ouvrage. Isabelle Ferreras évoque l'idée d'un bicaméralisme dans les entreprises : à côté d'un conseil d'administration (souvent féodal dans son fonctionnement), il y aurait un conseil des employés avec le même poids décisionnel que les actionnaires et le CA.

Dans les grandes lignes, l'ouvrage intègre le long terme, les limites de la planète, ce qui inclut la sortie rapide des combustibles fossiles. Sans oublier que cela va se faire avec, en toile de fond, des changements climatiques importants qui vont nous demander de mettre aussi beaucoup d'efforts dans l'adaptation. Je me tourne spontanément vers la forêt environnante : on voit des arbres qui sont morts avec la sécheresse, et on est juste en 2020. Si on rajoute non pas 2 degrés de température moyenne mais 10 degrés de pic, de variations extrêmes qui sont en train d'arriver (on atteindra ces pics de 40 voire

45 degrés d'ici la fin du siècle en Belgique), tous nos écosystèmes vont changer, notre agriculture va être bouleversée, nos forêts aussi. Tout le travail qu'on soutient dans l'ouvrage devra se faire en même temps qu'on devra tenir compte de cela. Et encore, en Belgique, ce sera vivable. Mais des zones de la terre vont devenir littéralement invivables pour les humains, ce qui va supposer des flux migratoires extrêmement importants. Cela aussi fera partie de ce avec quoi on va vivre et qu'il faudra mettre dans nos politiques de solidarité. Ce n'est pas juste la solidarité avec les plus faibles ici mais aussi avec les plus faibles là-bas et ceux qui vont venir là où il sera encore possible de venir.

Beaucoup de gens, quand ils sont face au corpus de la collapsologie, dans un premier temps disent "ça démobilise, c'est une vision pessimiste". Pour nous, c'est une vision ni pessimiste ni optimiste mais lucide. Aller vers une société avec plus d'entraide et où on se recentre sur l'essentiel, je n'appelle pas ça une vision pessimiste.

Il y a toute la question du déni. Le déni est dû au tabou, propre à notre culture, par rapport aux émotions dites négatives. On ne comprend pas que vivre ces émotions négatives, en collectif surtout, permet d'en faire des outils de résilience. Avoir peur, ça sert à quelque chose : ça nous prévient que quelque chose ne va pas, qu'il faut se protéger. Rester coincé dans la peur, ça c'est démobilisateur. Avoir peur, prendre le temps de se demander ce qui ne va pas et ce qu'on peut y faire. C'est un tremplin vers l'action. Une autre émotion pratiquement encore plus taboue dans notre société, c'est la colère. Or, de nouveau, c'est un avertisseur : on est en colère quand quelque chose d'injuste nous touche. Rester coincé dans sa colère peut être destructeur, mais la transformer en énergie d'action pour réparer une injustice est extrêmement bénéfique. Une autre émotion très importante : la tristesse. "On ne pleure que ceux qu'on aime" : la tristesse nous avertit qu'on est en train de perdre quelque chose qu'on aime. À nouveau, cela conduit vers l'action si on a pu déposer la tristesse. Une fois qu'on dépose, en collectif, ses tristesses, ses peurs, ses colères, son sentiment d'impuissance, on a de la place pour autre chose. En collectif, quand on se reconnaît chacun dans les résonances (ce n'est jamais exactement les mêmes bien sûr), les parties de colère, de tristesse...

qu'on a ensemble nous permettent de créer un énorme capital-confiance pour aller dans l'action nécessaire. Sachant que l'action nécessaire, pour nous, n'est pas d'éviter l'effondrement mais de le rendre le moins douloureux possible. Voire même de le rendre agréable. Il y a ce jeu de mot à la fin de notre bouquin : passer de l'apocalypse à l'happy-collapse. C'est un beau programme : transformons une apocalypse (qui est en fait un "dévoilement" à la base, et pas ce qu'on en dit dans les croyances populaires) en happy-collapse... Et sans dévoilement, on ne pourra pas y arriver.



Propos recueillis par Pontien  
Kabongo,  
Formateur permanent au Cefoc

## Pour aller plus loin

### Ouvrages sur la collapsologie :

Pablo SERVIGNE et Raphaël STEVENS, *Comment tout peut s'effondrer*, Paris, Seuil, 2015.

Gauthier CHAPELLE et Pablo SERVIGNE, *L'entraide, l'autre loi de la jungle*, Paris, Les liens qui libèrent, 2017.

Pablo SERVIGNE, Raphaël STEVENS, Gauthier CHAPELLE, *Une autre fin du monde est possible*, Paris, Seuil, 2018.

### Analyses disponibles sur le site [www.cefoc.be](http://www.cefoc.be) :

Bénédicte QUINET, *Transition écologique. Sortir du sentiment d'impuissance, de l'individuel au collectif*, analyse 10, Namur, Cefoc, 2015.

Cette analyse a été illustrée dans une BD réalisée par le service Education d'Oxfam-Magasins du monde dans le cadre d'une nouvelle campagne sur les alternatives alimentaires (également disponible en ligne).

Bénédicte QUINET, *De l'effondrement à l'entraide*, analyse 7, Namur, Cefoc, 2018.

Joseph DEWEZ, *La vie sur terre en danger : à qui la faute ?*, analyse 14, Namur, Cefoc, 2019.

### Revue du Cefoc, disponible sur [www.cefoc.be/Solidarite-375](http://www.cefoc.be/Solidarite-375) :

*Solidarité*, revue Atout Sens, Namur, Cefoc, juin 2018.

